

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Post-scriptum

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 67-69

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

POST-SCRIPTUM

Mon cher Administrateur a. i.,

On ne devrait jamais rien écrire et, surtout, ne jamais rien imprimer. Rappelez-moi le nom de qui a dit : « Avec dix lignes d'un homme, je me charge de le faire pendre ! » Tout le monde ne se résigne pas à être pendu pour si peu. D'ailleurs, même sans courir le risque d'être branché aux arbres comme dans les vergers du roi Louis XI, le proverbe latin « Verba volant, scripta manent » devrait être pour les imprudents tentés d'écrire, une suffisante mise en garde, quelque chose comme un garde-fou. On a calomnié les gens qui ne savent pas écrire : les heureux temps ! où l'on se contentait de confier ses pensées au vent (de prononcer des « paroles ailées », comme disait avec amour notre ancien professeur de grec, métamorphosé depuis en sous-prieur), sans laisser de traces de sa cacographie ! Imaginez un instant comme le monde irait mieux si personne ne savait écrire : personne ne rapporterait ou n'inventerait de méchancetés sur autrui, on ne perdrait pas son temps à lire des bouquins inutiles et les élèves auraient moins de dilutions littéraires ou scientifiques — et je n'excepte pas les pages d'histoire — à se mettre en tête, les journaux n'existeraient pas et le monde ignorerait béatement ce qui se passe aux antipodes ; les « Echos » eux-mêmes ne s'imprimeraient pas, mais se chuchoteraient seulement, comme cela était au commencement... Assurément, ce serait une sorte de paradis où n'existeraient ni censure ni ratures, où nul n'écouterait l'orthographe ou n'embrouillerait la ponctuation ! Comme je comprends ce sage à qui un ancien directeur des « Echos » avait demandé de remplir quelques pages et qui répondait : « Non, je n'écrirai pas mon article ! » Mais on imprima sa réponse...

D'ailleurs, avouez-le, le monde serait bien terne si l'on n'avait rien à lire, et le monde serait bien neuf s'il fallait mettre au pilon toutes les découvertes des savants et tous les récits des historiens ! Le monde serait bien

pauvre s'il n'avait les théorèmes des mathématiciens, les sorites des philosophes, les épithalames des poètes !

On continuera donc d'écrire et de « faire gémir les presses »... Mais quel danger ! Il y a les fautes qui sont bien vôtres, et il y a celles qu'on ajoute aux vôtres. Double risque, et qui n'est pas imaginaire ! Il me sera bien permis de rappeler une jolie petite aventure. Mgr Burquier, si dévot à S. François de Sales, avait choisi pour devise une maxime de ce saint Docteur, et il l'avait adoptée en lui conservant son orthographe du XVII^e siècle : « Ny plus, ny moins ». Or il advint qu'elle parut pour la première fois dans notre revue avec l'orthographe « ni » : l'imprimerie nous avisait en effet, après le tirage, qu'elle avait pu, « heureusement », corriger au tout dernier moment cet archaïque « y » qui nous avait échappé !... Il arrive aussi que les machines s'usent et que le plomb se moule mal : on verra alors que des petits signes disparaissent, comme les apostrophes, et l'on pense que le lecteur sera indulgent parce que, n'est-ce pas ? sous le nom d'apostrophe se présentent à la fois un signe d'imprimerie et une figure de rhétorique, et que, dans le premier cas, c'est bien peu de chose, et dans le second, c'est souvent chose regrettable ! Il arrive également, en sens contraire, que les typos vous ajoutent généreusement des mots, de petits mots sans doute, des monosyllabes, des prépositions ou des conjonctions, une ou deux lettres, et cela a l'avantage de maintenir les auteurs d'articles dans une sage humilité, car il se trouve toujours quelque lecteur pour leur dire, ou du moins pour penser, qu'ils sont brouillés avec la syntaxe, par le fait de ces explétifs importuns ! J'en ai fait encore l'expérience avec mon dernier papier, mon cher Administrateur...

Il y a plus grave que ces brouilles ! On a pu, en effet, me prendre en flagrant délit ; on m'a dit, bien gentiment d'ailleurs : « — Mais non, vous faites erreur : le bâtiment que l'on voit à gauche, dans le dessin de Boesch, et que vous désignez comme l'ancien manoir des Quartéry et des Stockalper, ce n'est pas autre chose que l'école primaire ! » Me voilà pris, et je n'essaierai pas de regimber en arguant que l'école primaire abritait aussi, jadis, quelque famille patricienne dont j'ai perdu le nom. Je

l'avoue : l'ancien manoir des Quartéry n'existe pas sur la couverture des « Echos », et je présume, mon cher Administrateur, que vous en aurez déjà exprimé vos regrets aux confrères qui en sont les modernes châtelains ! Voilà donc qu'on nous soupçonne de double vue, moi pour avoir décrit des choses qui ne sont pas, et vous pour les avoir imprimées... « Armons-nous », comme dit la chanson, et défendons-nous comme des lions puisque aussi bien vous que moi nous pouvons répéter le mot du fabuliste : « quia nominor Leo » / Eh bien ! Messieurs, les épures montraient parfaitement bien le « château », mais il a sombré dans la mise en pages : tout le mystère est là !

Vous le voyez, mon cher Administrateur a. i., quel dangereux métier que le nôtre !

L. D. L.